

# **PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 131**

(SUPPLEMENT A LA "LETTRE DES AMIS" N° 192 Mars 2002)

**DE LA VIE RELIGIEUSE  
SUR LES BORDS  
DE L'HERS ET DE LA SAUSSE.**

**Par**

**Roger MAGNARD**

**ASSOCIATION  
Les Amis des Archives**



La vie religieuse du pays n'a pas commencé avec l'érection de l'église saint Jean-Baptiste, tant s'en faut.

En effet dès le XIIe siècle *l'eccllesia Sancti Caprasii de Monte Madalguerrio* est citée au pouillé du diocèse de Toulouse dans l'archidiaconné de Villelongue.

Il en est de même de *l'eccllesia Sancti Johannis de Garigasalen* est un peu loin de celle de *Roffiac*.

Mais cantonnons nous à notre terroir.

Se référant aux cartulaires de Saint-Sernin Monsieur Pierre Gérard situait, à juste titre, *l'eccllesia Sancti Caprasii "ad mortem"* c'est-à-dire sur la butte, le monticule, la colline où s'élève aujourd'hui le parc et le château de Saint-Caprais et non pas, comme certains l'ont dit à tort, dans la plaine, inondable, bordée par l'Hers et la Sausse.

Cette église rurale, de taille réduite, ressemblait très vraisemblablement à l'église de la Salvetat-Belmontet ou encore à l'église Saint Caprais de Rabastens du Tarn.

Au XIIIe siècle, elle a souffert lors du siège de Toulouse par les troupes de Simon de Montfort en 1217 ; la chronique de Guillaume de Puylaurens affirme : "les croisés ne se retirèrent que lorsque la dévastation fut achevée ..."

Si bien que la "*villa vetus*" a dû être abandonnée; en retrouvera plus tard dans la plaine une seconde villa, la "*villa nova*" ainsi qu'une "*capella Sancti Caprasii*".

Ce n'est plus une *eccllesia* mais une *capella* ; c'est-à-dire que vraisemblablement le nombre d'habitants s'était amoindri.

Cette chapelle est évoquée lors d'une enquête faite en 1508 à la demande du chapitre de Saint-Sernin contre le desservant de ladite chapelle.

Un habitant Bertrandus Juliani, âgé de quatre-vingts ans s'exprime ainsi au sujet de la *capella sancti Craparii* : « *es vertat que jo ay vist lo temps que hon y obia pour de capella sinon que un tros de muralha et nous autres que demoroben a la borda et mon païze et mos parents de la fêguen bastir... et tenian la clans de ladite capella* ».

Donc en 1508 La Chapelle est elle aussi à l'état de ruine puisqu'il n'en reste qu'un pan de mur.

Mais n'épiloguons pas trop sur ce point car le quinze juin 1715, le curé de Saint-Jean porte plainte auprès du chapitre de Saint-Sernin parce que les habitants du hameau de Belvèze, paroissiens naturels de Saint-Jean de Kyrie Eleison se rendaient de préférence à l'église Saint-Caprais, à l'appel de la cloche, moins éloignée et plus accessible que leur propre église (ADHG fonds Saint-Sernin).

À ce point du récit on ne peut s'empêcher de se poser la question : mais qui était Saint-Caprais ?

Pour beaucoup de personnes habitant l'Union le vocable est familier sans plus. Sans doute est-ce quelque saint local !

Le voile s'est levé pour moi un jour que, visitant une église près de Riom en Auvergne, un prêtre déclara que cette église de Mozac, imposante encore, été dédiée à Saint-Caprais.

Pour tout autre ce n'était là qu'une indication ; pour moi ce fut une révélation. À l'issue de la visite, le prêtre me conduisit devant une châsse en émaux champlevés dont on a pu voir un cliché photographique à l'exposition "Nos racines et nous".

Ce cliché représente *Caprasius Martir Dei*, entouré de deux personnages auréolés, d'une part *Namadia* d'autre part *Calminius*, son époux.

La scène est soulignée d'un bandeau disant "*en l'honneur de Saint-Caprais, martyr et de Saint-Pierre*".

Deuxième étonnement de ma part car cette conjonction souligne que Caprais est cité avant Pierre qui est pourtant le premier des apôtres.

Qui était donc ce Caprais à qui, à Mozac, on donnait le pas sur Pierre ?

L'abbaye de Mozac dont il ne reste aujourd'hui que l'église abbatiale a été fondée en 681 ; elle était dite abbaye royale.

Son fondateur en était *Calminius*, personnage important puisqu'il était gouverneur d'Aquitaine, vaste territoire allant des Pyrénées à la Loire, de l'Atlantique au Rhône et dont les deux capitales étaient Bordeaux et Bourges.

Auparavant il avait déjà fondé deux autres abbayes : Le Monestier en Ardèche et Tulle en Corrèze.

En sa qualité de gouverneur Calminius était appelé à se déplacer à Rome. Lors d'un voyage il obtint du pape, pour consacrer l'abbaye de Mozac une relique de Saint-Pierre : un fragment de mâchoire.

De Rome il regagna sa capitale Bordeaux et s'arrêta, au passage, à Agen où un personnage y était particulièrement honoré : Saint-Caprais. Il obtint des chanoines de la Collégiale une seconde relique : un avant-bras de Saint-Caprais. Ces deux reliques sont toujours au trésor de l'abbaye et tenues en grand respect.

La châsse dont nous avons parlé ci-dessus outre qu'elle glorifie les mérites de Calmin et de son épouse a aussi pour but d'honorer Saint-Caprais. C'est lui le personnage central.

D'ailleurs le martyrologe de ND de Clermont du XI<sup>e</sup> siècle, antérieur à la fabrication de la châsse porte comme dédicace de l'église : « ... *dedicatio basilicae sancti Caprasii martir...* », Saint-Pierre n'est pas nommé à cette époque il ne le sera que plus tard.

Qui était donc ce Caprais qu'on portait au pinacle ?

L'histoire situe le personnage en 303 de notre ère, date de sa naissance au ciel c'est-à-dire de son martyre. L'an 303 résonne lugubrement dans le monde surtout aux oreilles chrétiennes.

Dioclétien a été proclamé empereur en 284 ; l'empire romain s'étend de l'Atlantique à la Perse, de l'Écosse à l'Atlas. Pour gouverner cet immense empire Dioclétien s'adjoindra des collaborateurs, ce sera le Tétrarchie.

L'empereur va tenter de s'opposer à une décadence qui s'instaure et de freiner l'expansion du christianisme qui devient de jour en jour préoccupante. L'édit impérial de 303 aura pour but d'annihiler le mouvement sur tout le territoire de l'empire :

- les églises devront être détruites, les livres et les vases sacrés confisqués ;
- les chrétiens seront destitués de leurs charges ;
- tous les citoyens sans aucune exception devront sacrifier aux dieux de Rome et à l'empereur sous peine de mort.

L'édit sera appliqué en Gascogne par *Dacianus*, gouverneur de la Tarragonaise dont le pouvoir s'étend de l'Èbre à la Garonne.

Nous voilà au cœur du problème.

Caprasius subira le martyre sur le forum d'Agen le 20 octobre 303.

La scène sera souvent reproduite sur des chapiteaux, des tableaux, des sculptures du sud au nord de la France et au-delà des frontières, à saint Jacques de Compostelle par exemple.

Qui était-il ?

Dacianus l'interrogeant : « *je vois que tu es un beau jeune homme...* »"

Sans nul doute issu d'une famille notable d'Agen, hauts fonctionnaires gallo-romains, instruit dans les lettres, il fut probablement le chef de la communauté chrétienne d'Agen. Le bréviaire de Bilhonis le donne comme tel.

Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle de Aimery Picaud - véritable Michelin de l'époque - lui donne le titre d'« *antistes* » de la ville d'Agen (au sens strict : chef, préposé) ce qui permettra plus tard à la légende de voir en lui le premier évêque d'Agen.

Il s'agit donc d'un personnage important. Son exécution fera grand bruit ; elle veut avoir valeur d'exemple ; elle l'aura, mais dans un tout autre sens que celui souhaité par les autorités romaines.

La foule sera prompte à épouser sa cause et on assistera à la sanctification du martyr.

Comme pour Saint-Saturnin, cinquante-trois ans plus tôt, des mains pieuses mettront à l'abri la dépouille mortelle auprès de laquelle on viendra clandestinement se recueillir.

Les adeptes iront dès lors en se multipliant, d'abord dans la proche Gascogne rurale, puis dans les contrées limitrophes et enfin dans les provinces lointaines telles le Poitou, le Berry, l'Île de France est aussi la Gaule Belgique, l'Allemagne, la Hollande, la Hongrie de même qu'en Espagne et en Italie.

Comment expliquer une pareille diffusion ?

Bien que la rumeur publique sur les voies de communication romaine ne soit pas étrangère au phénomène, il faut retenir l'influence non négligeable du guide du pèlerin, en ce sens que parmi les innombrables saints et saintes Aymeri Picaud en cite soixante-cinq. Or Saint-Caprais est parmi les soixante-cinq. C'est dire l'importance qui lui était attribuée à l'époque.

D'autres causes peuvent être avancées et à ce titre les textes anciens nous renseignent ; certaines fondations sont le fait de seigneurs, de religieux, de hauts personnages...

Ainsi à Pontonx-sur-Adour (près de Dax) un sanctuaire bénédictin, aujourd'hui disparu, fondé en 960 est dédié à Saint-Caprais par Tortus vicomte, la rémission de ses péchés et la rançon de son âme (*monasterium in honorum Sancti Caprasii a Torto*).

De même Auberi, chef normand, compagnon du duc Rollon reçut « par don ducal la terre sur laquelle il édifia... une église à l'ombre de son donjon et placée sous l'invocation de Saint-Caprais en rémission de ses péchés ».

Et encore Louise de Savoie, mère de François 1<sup>er</sup> qui, en 1517, fit construire au château de Cognac une chapelle en l'honneur de Saint-Caprais, qu'elle honorait depuis son enfance passée à la cour de Pierre et Anne de Beaujeu, régents du royaume à la mort de Louis XI.

En effet Saint-Caprais était déjà honoré au diocèse de Bourges depuis bien longtemps (huit sanctuaires ont été recensés dans le Cher). N'oublions pas non plus que Bourges était la capitale de l'Aquitaine seconde alors que Calminius, le fondateur de Mozac, en était le gouverneur.

Par ailleurs, les moines de Fleury-sur-Loire n'étaient pas étrangers à l'arrivée du culte de Saint-Caprais sur les bords du Cher et de la Loire puisque, de leur monastère dépendaient les prieurés de La Réole (sur la Garonne) et de Pontonx-sur-Adour voués à Saint-Caprais.

La croisade contre les albigeois au XIII<sup>e</sup> siècle sera aussi un élément de diffusion du culte. Parmi les croisés se trouvent des seigneurs venus d'Île de France, de Bourgogne, du Nivernais, du Bourbonnais et de bien d'autres lieux, tels par exemple, le duc de Nevers Hervé de Donzy, le comte d'Auxerre Pierre de Courtenay, Guichard de Beaugères ; on s'aperçoit que dans leurs fiefs se sont élevés des sanctuaires à Saint-Caprais ; ainsi Robert de Mauvoisin, compagnon de Simon de Monfort, élèvera sur ses terres en Yvelines trois sanctuaires à Saint-Caprais ; il en sera de même de son frère Samson de Mauvoisin, archidiacre de la cathédrale de Chartres puis archevêque de Reims et développera le culte de Saint-Caprais dans l'une et l'autre ville.

Enfin n'oublions pas que c'est par le biais des Courtenay que Saint-Caprais fut honoré en Hongrie ; Agnès de Courtenay épousa André de Hongrie et résida à la cour de Budapest, ville non loin de laquelle s'élevait l'important monastère d'Ezstergom.

Comment donc s'étonner que notre saint soit cité au bréviaire de Gran dévenu au dit monastère lorsque l'on sait les liens de la Hongrie avec la France. Car outre les Courtenay, souvenons-nous de Clémence de Hongrie, seconde épouse de Louis X le Hutin, fils de Philippe IV le Bel et aussi de Jacques II de Bourbon, comte de Castres et baron de Lombers qui sera roi de Hongrie de 1419 à 1438. Dans tous ces fiefs Saint-Caprais est honoré.

Tout cela atteste la très grande notoriété du personnage ; mais d'autres éléments viennent conforter cette opinion.

Je veux parler des sources liturgiques, très diverses au nombre de plus de 350 qui ont surgi dans toute la France et les pays voisins (liste établie par le CNRS) pour se rendre compte de l'importance qu'a pu avoir Saint-Caprais dans l'esprit du monde médiéval. Le monde ne cherchait pas tant des exemples que des appuis auprès d'un protecteur puissants qui intercédait auprès de Dieu. Comment ne pas faire crédit au pouvoir d'intercession d'un tel personnage que l'on prie tout au long des chemins de Saint-Jacques ?

On lui dressera donc des hôtels, des oratoires, des églises., on confectionnera des ornements, des bannières, des médailles, on peindra des tableaux, on sculptera des statues, on posera des vitraux... On retracera des épisodes de la vie de Saint-Caprais plus ou moins légendaires, enjolivés toujours.

On le verra, par exemple, sous les traits d'un vieillard plein de bonté exhortant la petite Foy lors de son martyre sur le gril (église de Castelmaurou à deux pas de chez nous). On le verra en martyr, en jeune homme (église de Croix Daurade), en évêque, en moine...

Tout au long du Moyen Âge et au cours des siècles qui ont suivi, on l'honorera et encore aujourd'hui le 20 octobre à Craponne-sur-Arzon par exemple et aussi au diocèse de Paris au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Et pour ce qui est de notre terroir, la cloche de Saint-Caprais appelait les chrétiens de l'Hers et de la Sausse au service divin, tout comme le fait aujourd'hui le clocher de l'église de Croix Daurade consacrée précisément à Saint-Caprais.

Telle était l'importance du personnage qui a présidé aux destinées des paysans d'ici.

Mais l'*ecclesia Sancti Crapasii* n'était pas la seule ; bien plus loin sur le plateau s'élevait au XII<sup>e</sup> siècle l'église de Saint-Jean de Kyrie Eleison au lieu dit Garigasalem, laquelle aura pour nom au XIV-XV<sup>e</sup> siècle *ecclesia de Pulchro Videre* ou de *Bello Videre* (Belvèze).

La présence non loin d'elle des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem au lieu dit l'Estaquebiau peut expliquer la dédicace de l'église, sans que rien puisse permettre d'affirmer cette hypothèse.

Lors de la Révolution française, l'église fort ancienne, est en état de vétusté avancée ; en outre elle a subi les injures des guerres de religion. Cet état déplorable expliquera les querelles sans fin qui précéderont la construction d'une nouvelle église en un lieu plus approprié dont nous parlerons dans un instant.

Il faut noter aussi que quelques seigneurs, vu le mauvais état des chemins et l'éloignement de leur demeure, avaient obtenu de l'archevêque de Toulouse l'autorisation d'avoir, en leur château, une "chapelle domestique" où un chapelain disait la messe les jours de semaine à l'exception des dimanches et fêtes carillonnées. Tel était le cas des châteaux de Lestang et de La Cornaudrie.

Nous voici au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est venu le moment de parler des temps nouveaux.

Le 9 janvier 1857, l'abbé Jean Gratien Estrade devient curé de l'église Saint-Jean -l'Union (Ordo de 1858). Depuis 1823 et à cinq reprises la question s'était posée de savoir si on devait restaurer le sanctuaire vetuste (XII<sup>e</sup> siècle) ou si on allait en construire un nouveau sur un emplacement plus approprié.

Le conseil municipal était divisé, Ô combien ; d'entrée de jeu, l'abbé Estrade rencontra une opposition sévère à la démolition de l'antique église et le conflit fut tel entre les habitants qu'on aboutit à la scission en deux communes et deux paroisses (mémoires de l'abbé Bacquies, successeur de Jean Estrade).

Je n'entrerai pas dans le détail des querelles entre les habitants, les uns saisirent l'archevêque, les autres le préfet.

Toujours est-il que « *la nouvelle se répandit que les constructions avaient commencé sur un point très éloigné de l'ancienne église...* », nouvelle confirmée par une lettre du préfet à l'archevêque.

Qu'en était-il ?

De fait, vers 1857, un habitant, Jean-Marie Lasserre, avait offert gracieusement un terrain sur lequel les fondateurs de l'église avaient entrepris des travaux qui allèrent bon train puisque « *le 15 décembre 1862 a lieu la bénédiction d'une cloche et que le 29 décembre 1862 a lieu la bénédiction de la nouvelle église par Mr de Pons, vicaire général* ». A cette date l'église est loin d'être en l'état où nous la voyons aujourd'hui.

La querelle va bientôt s'apaiser car « *par acte du 5 février 1864 passé devant notaire, Mr Jean-Marie Lasserre, propriétaire demeurant à Belvèze, fait donation entre vifs et irrévocable et sous toute garantie de fait et de droit en faveur de la commune de Saint-Jean de l'Union d'une église récemment construite et non encore complètement terminée laquelle a été édifiée par le soin et aux frais du donateur sur un terrain lui appartenant* ». La majorité du conseil, par 7 voix contre 5 accepte la donation.

Des travaux sont en suspens et les réticences de la minorité importantes. Pour vaincre cet obstacle Géraud Lestrade adresse le 13 octobre 1865 une lettre à l'archevêque portant que « *les patrons de l'église (entendons les fondateurs dont les noms sont sur une plaque dans l'église) venaient de déclarer au préfet qu'ils avaient l'intention d'offrir à la commune l'église franche et libre de toutes hypothèques et charges quelconques à la condition expresse qu'elle serait déclarée paroissiale* ».

Par un échange de courrier en juin 1866 entre l'abbé Estrade et l'archevêque on sait « *que l'église telle qu'elle est aujourd'hui qui baigne dans la lumière par les seules ouvertures du sanctuaire recevra bientôt une voûte* ». Un arrêté préfectoral du 30 septembre 1866 clôturera le débat.

Le plan primitif de l'architecte ne comprenait que deux chapelles :

- la chapelle de la Vierge construite aux frais d'une demoiselle Pigeon notamment ;
- la chapelle Saint-Joseph, en vis à vis, construite en 1871 aux frais de Mme Vve Millon dont le mari, Joseph Millon était l'un des fondateurs de l'église.

En 1875, Géraud Lestrade et Anne de Laburthe son épouse, feront construire à leurs frais deux autres chapelles :

- l'une dédiée à Sainte Marthe (leur petite fille) ;
- l'autre à Sainte Léonide, leur fille.

L'abbé Estrade dit dans ses mémoires que le 15 décembre 1862 la cloche a été bénie ; aucune allusion n'est faite au clocher. En fait, celui-ci a été construit en deux étapes. Il faut monter à l'intérieur pour se rendre compte des faits en les confrontant aux documents du conseil de fabrique.

Pendant près de 60 ans, de 1862 à 1923, l'église n'a possédé qu'une seule cloche et pendant une dizaine d'années l'église et sa cloche montée sur une plate-forme eurent l'aspect que l'on connaît à des églises de Provence avec leur cloche unique suspendue à un bâti métallique, si bien que la *Vox Populi* n'hésita pas à désigner l'église de l'Union dédiée à Saint-Jean-Baptiste par le nom de Saint-Jean-le-Décapité, allusion au martyr du saint et au clocher inachevé.

Le clocher sera terminé à l'été 1873 et le 7 janvier 1874 on réglera la facture du paratonnerre signe évident de son achèvement. Il faudra attendre 1923 pour voir l'installation de trois nouvelles cloches plus petites.

On peut se demander pourquoi un tel style d'église dans une campagne accoutumée à des églises d'apparence peu commune. Le style néogothique du XIII<sup>e</sup> était dans l'air du temps et s'imposait tout naturellement sous l'influence de Lassus et de Viollet-le-Duc à l'esprit des fondateurs.

Le bâtiment terminé, on se préoccupa de l'aménagement intérieur.

Sous le pastorat de l'abbé Bacquies, successeur de Jean Gratien Estrade et à partir de 1887 fut entreprise la construction de la chaire, selon le vœu de madame Lestrade et sur ses fonds propres. Mais, là encore, des querelles s'élevèrent dès le décès de celle-ci survenu le 1 février 1880, les uns tenant pour une chaire de terre cuite, d'autres pour un ouvrage en pierre ; ces querelles se nourrirent d'un autre sujet, celui de la construction d'une pièce de décharge destinée notamment à recevoir un escalier d'accès à la chaire dont certains contestaient l'utilité, préconisant même de le construire à l'intérieur de l'église et ce contre la volonté même de la défunte. Là encore le préfet dut intervenir ; finalement en février 1888, Fabre le sculpteur fut payé. Anne de Laburthe avait enfin la chaire qu'elle avait souhaitée.

En 1890 l'abbé Bacquies songea à doter l'église d'un chemin de croix ; la société Yarz de Toulouse, spécialisée dans la fabrication de fontes ornées fut sollicitée ; les cadres de bois faits sur le dessin de l'architecte Dargassies furent exécutés par un ébéniste de Rodez. Les quatorze stations furent livrées en gare de Montrabé et mises en place en mai 1892.

Le séjour de l'abbé Bacquies à l'Union prit fin peu après l'inventaire des biens d'église en 1906. Pendant une décennie rien d'important ne fut fait dans l'église ; il faudra attendre la venue du père Jacques Alazard en 1947 pour voir le mobilier vétuste renouvelé et les chaises de paille remplacées par des bancs sculptés, et surtout pour voir s'élever grâce au concours de bénévoles nombreux la salle paroissiale (1953-1957) que nous connaissons avec son fronton de pelote basque aujourd'hui inutilisé. Enfin, c'est en 1968 que pour répondre aux impératifs de la nouvelle liturgie, le maître-autel fut disposé face au peuple ; à l'occasion on améliora l'éclairage électrique et on montera un système de chauffage sélectif.

En 1983, sous le pastorat de l'abbé Lacoïnta, la salle paroissiale fut réaménagée sur les plans de l'architecte Georges Barrué en créant un étage intérieur afin de disposer de salles de réunions et de catéchisme.

Les derniers ouvrages importants sont dus au père Adrien Delfau (1992- † 1997) et à la municipalité de l'Union, bien sûr.

Il s'agit de la restauration intérieure des peintures, fresques, tableaux et de la restauration extérieure murs, clochers, verrières, du réaménagement de l'entrée de l'église et de la réfection d'un presbytère vétuste devenu inadapté aux besoins d'un secteur pastoral élargi.

---

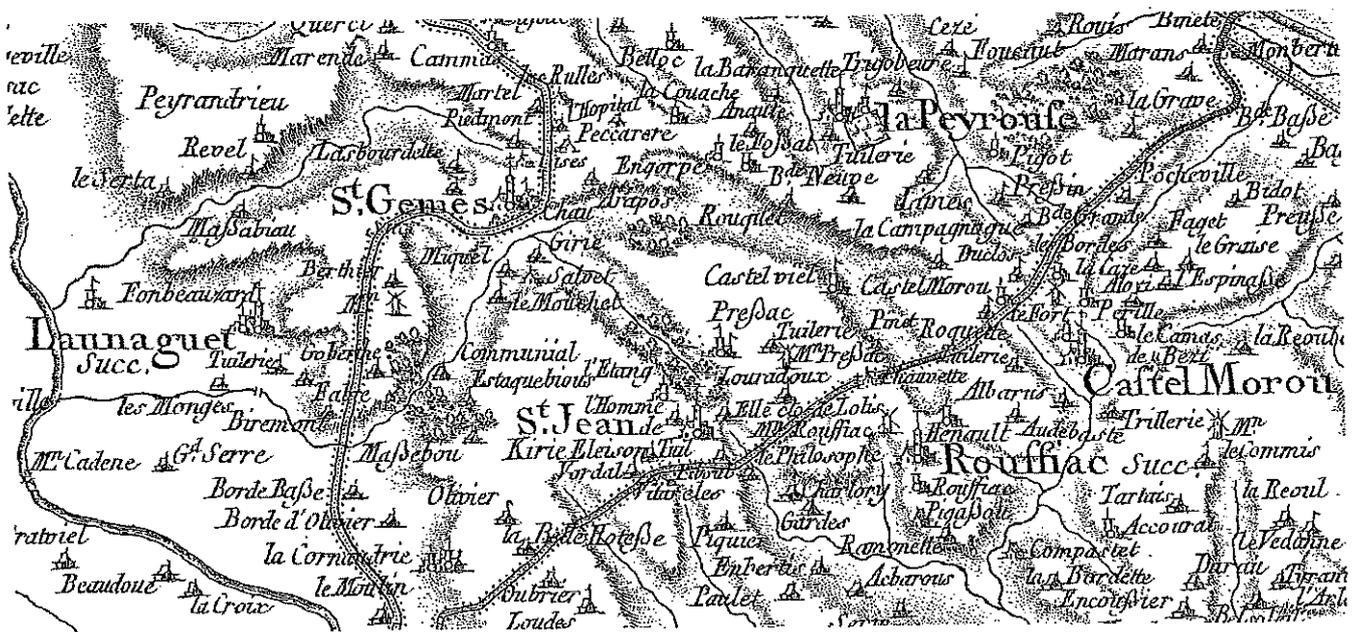
Pour clore ces travaux le 17 septembre 1995, l'archevêque Mgr Collini vint concélébrer une messe devant une foule si importante qu'elle recouvrait le parvis et bénir les huit nouvelles cloches destinées à compléter le carillon.

Enfin le 15 septembre 1996, à l'occasion du jubilé des frères Alazard et Gontaud, la treizième et dernière cloche fut bénie ; elle porte les noms de baptême des femmes de la paroisse qui, au cours des temps, se sont dévouées à telle ou telle œuvre.

Toutes ces cloches ont été fondues et gravées par Bollei, maître-fondeur à Orléans.

Je vous remercie de m'avoir permis de partager avec vous un peu de ce que j'ai tenté d'apprendre dans le brouillard du passé et je terminerai en disant comme jadis les gens de Montmadelger :

Sant Crapazy pregost per nosoutros  
Que avem recors a vos.



Carte des lieux évoqués